

**AMOUR
SANS FRONTIÈRES**

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Amour sans frontières / Chantale D'Amours

Nom : D'Amours, Chantale, 1982- , auteure

Identifiants : Canadiana 20240028058 | ISBN 9782898043901

Classification : LCC PS8607.A544 A62 2025 | CDD C843/.6-dc23

© 2025 Les éditions JCL

Couverture : Adobe / Illustration partiellement
créée à l'aide de l'imagerie générative

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

CHANTALE D'AMOURS

AMOUR SANS FRONTIÈRES

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

Une romance country

Sara et Édouard, 2021

Cassie et Nick, 2021

*À tous les professionnels de la santé
qui ont la bonté, la force et le courage
d'offrir un coup de main.*

Vous êtes de véritables héros porteurs d'espoir.

Note de l'auteure

J'ai placé à ta disposition une bande sonore sur Spotify, comprenant toutes les chansons citées dans ce roman. Ça te permettra de vivre ta lecture à cent dix pour cent.

Pour y accéder, ouvre l'application Spotify, clique sur recherche, puis sur l'appareil photo en haut à droite. Ensuite, dirige l'objectif de ton téléphone sur l'image ci-dessous. Bonne écoute !



Ou rends-toi au www.chantaledamours.com et clique sur l'onglet Amour sans frontières.

Lana

— J'aiiii peur, pleurniche la patiente, allongée sur la table d'opération, les poignets attachés sur les appuie-bras à l'aide de sangles, dans la même position qu'était cloué Jésus sur la croix.

Il est cinq heures vingt, on a opéré toute la soirée et une grande partie de la nuit. Je suis épuisée et je n'aurais qu'une seule envie : injecter d'un trait l'agent anesthésique dans les veines de la malade pour qu'elle s'endorme au plus vite. Elle a trente-deux ans et elle se comporte comme si elle en avait quatre. On a dû négocier avec elle au moins trente minutes avant qu'elle accepte de grimper sur la table d'opération et cinq minutes supplémentaires pour qu'elle veuille bien me laisser lui installer le soluté. Je comprends que ce peut être effrayant, une salle d'opération, mais il n'en demeure pas moins que ma patience a des limites.

Malgré tout, mon côté tendre l'emporte sur mon manque de sommeil. Je prends le temps de rassurer la jeune dame en lui serrant la main, histoire de lui transmettre un brin de sympathie. Ensuite, je demande à l'inhalothérapeute de lui injecter un sédatif, pas seulement pour son bien, mais pour soulager les oreilles de tous. L'équipe chirurgicale est déjà prête, debout et stérilement vêtue à côté de la table d'instruments. Je déteste qu'on attende

après moi, mais c'est ainsi que le veut la médecine : lors d'intervention chirurgicale, l'anesthésiologiste se doit de prendre en charge le patient avant que le chirurgien puisse opérer.

Lentement, je sens la jeune dame se détendre et ses larmes cessent de couler.

— Quand on s'endort avec une belle pensée, le réveil est serein, annoncé-je d'une voix douce. Choisissez-vous un beau rêve, j'injecte le médicament qui va vous endormir.

— Ah non, je vais me mettre... à... à faire des... des niaiseries..., bâille-t-elle en résistant en vain contre les effets du produit anesthésiant.

— Au moins, cette fois, vous aurez une bonne raison..., ricane l'inhalothérapeute, ce qui déclenche une avalanche de gloussements dans la salle.

Évidemment, la patiente n'a conscience de rien ; elle est déjà dans les bras de Morphée.

— Ouf..., réplique le chirurgien, un peu découragé. Tout ça pour une bouteille de Coca-Cola plantée dans le rectum !

De fait, tout ça aurait pu être évité si elle n'avait pas essayé de se donner du plaisir avec ladite bouteille de verre. Enfin, on soupçonne qu'elle souhaitait se donner du plaisir puisqu'elle a tout nié. Selon ses dires, c'était pour calmer une démangeaison au derrière.

Évidemment, c'est une version qui nous rend tous un peu perplexes, mais semble-t-il que nous n'aurons jamais le fin mot de l'histoire. C'est un peu pour cette raison que nous nous amusons à inventer des variantes loufoques, juste pour le loisir de passer une nuit moins pénible.



Trois heures plus tard, avant de partir du Centre hospitalier de l'Université de Montréal, je reçois un message texte de ma mère.

Maman : On vous attend pour le réveillon !

Je soupire en levant les yeux au ciel. Je lui ai pourtant déjà expliqué que j'étais dans l'obligation de prendre la garde, le soir de Noël...

Moi : Je serai en service, maman. Je ne peux pas me joindre à vous pour le réveillon.

Et même si je n'étais pas de garde, je m'inventerais sans aucun doute un autre prétexte pour m'épargner ce supplice familial.

Comme je m'assois dans ma voiture, l'entrée d'un nouveau texto émet un tintement de clochettes.

Maman : Évidemment, l'hôpital. Toujours l'hôpital...

Un second soupir m'échappe.

Pour ma mère, réussir dans la vie signifie être marié et avoir des enfants avant l'âge de vingt-sept ans. J'en ai vingt-neuf et je n'ai ni bague au doigt ni enfants. Ça donne une idée du retard que j'ai à rattraper si je veux être à la hauteur de ses attentes. Contrairement à moi, Corine, ma petite sœur, a compris que pour plaire à ma mère, elle devait remplir toutes ses exigences, ce qui fait en sorte que les réunions familiales sont désastreuses. Je me transforme systématiquement en mouton noir et, la plupart du temps, je pars avant la fin de la soirée parce que j'en ai assez. Alors, tant qu'à passer un Noël pitoyable à être comparée sans vergogne à ma petite sœur ou à subir des jugements non fondés, aussi bien travailler avec des collègues dévoués.

Les yeux fixés sur mon téléphone, je grince des dents. J'en ai assez de devoir toujours me justifier... En plus, je suis épuisée.

À bout de patience, je pianote une réponse remplie de sarcasme qui, je l'espère, la fera réfléchir. Ensuite, je m'engage dans le trafic avec ma Audi, au moment même où le texto indique « envoyé ».

Moi : Vraiment navrée d'avoir comme ambition de sauver des vies.
Quelle ingrata je suis !

Je ne peux pas croire qu'à vingt-neuf ans, je sois encore obligée de lui fournir des explications... J'avais espoir que, rendue à un certain âge, on me prendrait au sérieux et que je serais libérée d'avoir à livrer ce genre d'excuse, que je serais assez vieille pour prendre mes propres décisions et qu'on me respecterait, peu importe mes choix. Eh bien, semble-t-il que, dans ma famille, personne ne fonctionne de cette façon. Mes parents se foutent de ce qui est important pour moi. Du moins, ma mère. Tout ce qu'elle veut, c'est que je rentre dans un moule. *Son* moule...

Découragée par le tournant que prend ma vie ces derniers temps, je m'arrête à un feu rouge en massant mes tempes.

Cette année, j'ai tout manigancé pour travailler à Noël ; les festivités ne me disaient rien qui vaille. Il n'y a qu'à l'hôpital que je me sens bien, car avec Julien, je ne suis plus sûre de rien. Notre couple bat de l'aile depuis déjà quelques mois. Du moins, de mon côté. Je n'ose même pas aborder le sujet avec lui de peur d'être la seule à ressentir cet éloignement qui se crée peu à peu entre nous. Ma mère dirait sans doute que c'est de ma faute, que je travaille trop et que c'est moi qui ai engendré ce fossé infranchissable, puisque Julien est parfait à ses yeux.

Pour ma part, je répondrais que ce sont des soucis habituels de couple. Enfin, je crois... Après trois ans de vie commune, c'est normal de passer par là, non ? De se rendre compte que la magie n'opère plus comme avant ? Qui sait, peut-être que cette épreuve nous propulsera vers la renaissance d'une relation amoureuse plus heureuse et épanouie sexuellement ? En tout cas, je le souhaite...

Parce que, pour l'heure, ma sexualité est un véritable fiasco. J'ai l'impression de n'être jamais à la hauteur de ce dont Julien a besoin. Et, inversement, je ne peux pas dire qu'avec lui j'ai souvent atteint l'extase. À vrai dire, j'ai espoir qu'un jour il apprendra à quoi peut bien servir un clitoris.

À bien y penser, on devrait peut-être envisager une thérapie de couple... Possible qu'on en soit rendus là. Mais je doute que Julien accepte, il n'est pas vraiment le genre d'homme à s'accorder des moments d'introspection. En général, c'est plus souvent la faute des autres...

J'ai sûrement juste besoin de réfléchir à tête reposée, alors inutile de proposer à Julien quoi que ce soit qui pourrait nous achever. Rien n'empêche que, pour l'heure, la situation entre lui et moi est trop lourde à supporter pour que je passe plus de huit heures d'affilée chez moi. C'est pour cette raison que je préfère me changer les idées en anesthésiant des patientes qui s'enfoncent des bouteilles de verre dans le derrière...

Quand j'entre chez moi, mon *chum* est sur le seuil, prêt à partir avec son sac d'escalade sur le dos.

— Tu t'en vas ?

Plié en couteau de poche pour nouer ses lacets, il émet un bruit de gorge affirmatif.

— Je pars pour la journée avec Tony. Il veut absolument me faire découvrir une cascade de glace. À ce qu'il paraît, c'est gigantesque.

Un immense soulagement s'immisce instinctivement en moi à l'idée de me retrouver seule toute la journée. Puis, ce sentiment est vite remplacé par une grande incompréhension.

— Mais... ta sœur ?

— Quoi, ma sœur ? répète-t-il sans démontrer d'intérêt, tout en cherchant ses gants dans la penderie.

— Elle arrive aujourd'hui, en fin d'après-midi.

— Non, demain.

— Mmm, je suis pas mal sûre que c'est aujourd'hui, dis-je en ouvrant le groupe de discussion familial pour vérifier nos derniers échanges de textos. C'est écrit blanc sur bleu ici : « Nous arriverons vers seize heures le 21. » On *est* le 21, ajouté-je en tournant l'écran de mon téléphone vers lui.

Cette fois, Julien s'immobilise, arque un sourcil qui donne l'impression qu'il se fout carrément de la situation, puis hausse une épaule désinvolte.

— Tu es une grande fille, accueille-les en attendant que je revienne, annonce-t-il en s'éloignant vers la porte. *Bye, babe.*

Je reste sans mots, l'espace d'une seconde, avant de me ressaisir.

— Quoi ? Mais non...

Comme j'accours vers la sortie, Julien s'engouffre dans sa voiture.

— As-tu préparé la chambre d'a...mis... ? terminé-je sans entrain en le voyant mettre le véhicule en marche arrière.

Décontenancée, je le regarde s'en aller sans se soucier de mon désarroi. J'ai le goût de pleurer de rage tellement il me rend à bout. De lui arracher la tête et de la botter comme un ballon de football pour qu'elle traverse le quartier en filant à toute allure.

Le pire, c'est que cette colère n'est rien comparativement à l'accablement qui m'envahit lorsque je retourne à l'intérieur. Non seulement la chambre d'amis n'est pas prête à accueillir ma belle-famille, mais en plus, le duplex est sens dessus dessous. Tout

est à nettoyer : la vaisselle, la salle de bain, le salon. On dirait qu'un tsunami a passé la soirée ici. Je suis absente pendant seize heures et il réussit à foutre le désordre partout sans aucun remords...

J'ai l'impression qu'un poids lourd vient de déverser un voyage de briques sur mes épaules. Comment on a fait pour en arriver là? Comment j'en suis venue à devoir prendre soin de mon *chum* comme s'il était un enfant? Un enfant égoïste de surcroît. Tout a tellement changé entre nous depuis nos débuts ensemble. Avant, il était attentionné et charmant. Maintenant, c'est tout le contraire...

Comme je me retourne pour monter à la chambre, j'ai un haut-le-cœur. Les chaussettes sales de Julien gisent encore sur la première marche de l'escalier. J'étais curieuse de savoir combien de jours il allait devoir les enjamber avant de les ramasser. C'est à croire qu'il ne les voit plus... À l'évidence, je devrai m'en charger personnellement, encore une fois.

Je pousse un long soupir dépité. Ce n'est pas d'une thérapie de couple que j'ai besoin, mais d'une chirurgie à couple ouvert!

Jackson

Le visage de marbre, je consulte une dernière fois les cartes que le croupier m'a remises plus tôt, ne faisant que soulever le strict nécessaire. Deux as. *C'est bon*, me dis-je en poussant au centre de la table une tour de jetons bleus. Avec les trois dix que le croupier a posés sur le tapis vert, ça me donne une *full*.

J'ai le cœur qui bat à toute allure alors que l'excitation est à son comble. C'est maintenant que je me refais de mes pertes. Ensuite, je pourrai aller me coucher.

Contre toute attente, mon voisin me relance en poussant une mini-tour de jetons rouges. Il a du front ! S'il savait ce que je cache dans mon jeu, il se coucherait... *Pauvre crétin*, me dis-je en souriant dans ma barbe, *même si tu avais deux rois, je te battrais à plate couture !*

Sans hésiter, j'égalise le montant en tâchant de dissimuler ma fierté. Pourtant, lorsque le croupier nous demande de retourner nos cartes, je me sens ramollir de la tête aux pieds. Un carré ! Ce salaud détenait le quatrième dix !

Les mâchoires crispées, je dois lutter pour ne pas lancer mes cartes sur la table en étouffant un juron. L'air victorieux de mon imbécile de voisin me hérissé le poil des avant-bras. C'est moi qui aurais dû gagner, pas lui... Quelles étaient les probabilités qu'il retourne le quatrième dix ? Presque nulles ! Sérieux, c'est n'importe quoi aujourd'hui...

Heureusement pour moi, le vainqueur du dernier tour décide de se retirer avec sa montagne de jetons. Bon débarras! J'aurai peut-être plus de chance de gagner s'il n'est pas là.

D'instinct, je consulte ma montre. Il est seulement treize heures, il me reste encore du temps avant que ma mère ne débarque en ville pour les fêtes de Noël. Par contre, je dois reconnaître que je commence à ressentir la fatigue cumulée de ma dernière nuit de garde au bloc opératoire du Morgan Stanley Children's Hospital de New York. Au lieu de retourner tout de suite chez moi en sortant du boulot, j'ai décidé de faire un détour par le casino, histoire de me changer les idées avant de me mettre au lit. La nuit a été rude avec moi, mon moral en a mangé un coup. Vers minuit, deux jeunes garçons ont été conduits à notre hôpital par ambulance pour de graves blessures par balles. Le plus jeune – le plus amoché – est vite monté au bloc opératoire pendant que le plus stable des deux a été pris en charge par l'équipe médicale de l'urgence.

Mason, douze ans... J'ai tout donné pour lui. Trois balles au total l'avaient transpercé. Une dans la vessie, une dans la rate et l'autre dans l'enveloppe du cœur. J'ai tout fait pour le sauver, mais il s'est littéralement vidé de son sang sur ma table d'opération. Les transfusions massives ne comblaient pas ses pertes sanguines.

Douze ans... Il était âgé de seulement douze ans...

Tout ça pour être sorti de chez lui au mauvais moment. Comment le hasard peut-il être aussi cruel?

Devant moi, le croupier me remet deux cartes, faces cachées, ce qui me sort instantanément de mes pensées.

Encore un tour, me dis-je en consultant mon jeu. Juste pour me permettre de me refaire, ensuite je vais me coucher. Je le sens, cette fois, ce sera la bonne.

Lana

Un bruit lointain me tire de mon sommeil, mais je suis trop bien pour ouvrir les yeux. À demi assoupie, je m'étire et me tourne sur le côté pour mieux sombrer dans mes rêves. Une dizaine de secondes s'écoule, dans le silence feutré de ma chambre, puis un toc-toc impatient s'écrase sur la porte d'entrée. Cette fois, je me réveille en sursaut, fais voler les couvertures dans un mouvement sec et bondis sur mes pieds, le cœur battant à tout rompre.

— Merde! soufflé-je entre mes dents, mon peignoir flottant derrière moi. Merde, merde, merde...

Je dévale l'escalier en maudissant mon réveil de ne pas avoir sonné, passe près de me virer une cheville en glissant sur les chaussettes sales de Julien et me rue sur la porte d'entrée.

— Il était temps! lâche Brenda, ma belle-sœur, avec son petit dernier dans les bras. Hubert est affamé, ça fait dix minutes qu'il réclame le sein!

Comme elle entre en me bousculant avec un bébé qui hurle de faim, je me confonds en excuses :

— Vraiment désolée, j'ai travaillé toute la nuit et j'essayais de récupérer. Je n'ai pas vu l'heure passer.

— Ça va, me rassure Marco en tirant les valises, suivi de près par les deux autres gamins qui se mettent à courir partout avec leurs bottes enneigées. Ne sois pas aussi mal à l'aise, on est arrivés plus tôt que prévu. Eh, les garçons, le tapis ce n'est pas pour les chiens ! Retirez vos bottes, s'il vous plaît.

Le cerveau encore engourdi, je consulte ma montre et remarque qu'effectivement, ils ont deux heures d'avance. Je prévoyais me lever dans une heure pour tout nettoyer afin de les accueillir convenablement, mais le duplex est dans le même état lamentable qu'à mon arrivée. Une vraie honte...

Après avoir pris deux minutes pour me changer, je me mets à ramasser les morceaux de vêtements qui traînent un peu partout dans l'appartement. À balayer la vanité de la salle de bain d'un mouvement de bras précis, en laissant tomber tous les produits de beauté dans un tiroir réservé à cet effet. À récupérer à la presse les verres vides qui gênent la table du salon... À croire qu'une dizaine de personnes sont venues manger de la pizza durant mon absence ; une pile de boîtes en papier kraft encombre le coin du comptoir. J'exécute tout ça de façon multitâches en entretenant la conversation avec mes invités sans toutefois laisser transparaître mon irritabilité parce que, dans les faits, je bous de l'intérieur. Je dois hurler pour enterrer les cris de gamins qui jouent à l'épée autour de moi.

Quand Julien arrive enfin, vers seize heures trente, j'en suis à ranger la dernière assiette de la vaisselle qui m'a été imposée.

— Eh, saluuut, s'exclame-t-il en s'élançant dans le salon pour embrasser sa sœur et offrir une poignée de main à Marco. La route s'est bien déroulée ?

Il s'assoit avec eux pour se mettre à discuter comme si de rien n'était. Comme si je ne venais pas de tout ramasser. Comme si je ne m'étais pas fait réveiller une heure plus tôt que prévu pour

accueillir *sa* famille. Comme si c'était tout à fait normal que des gamins courent dans la cuisine en hurlant leur vie. Comme si je n'avais pas besoin d'aide pour préparer le souper.

Comme si... comme si... comme si...

Les deux mains dans le frigo pour sortir la laitue romaine et la vinaigrette, j'écoute d'une oreille distraite les conversations qui me proviennent du salon. Julien est en train de bercer le poupon qui s'est endormi après sa tétée. J'essaie de me calmer en cuisinant, parce que j'adore faire à manger. En général, ça me détend. Enfin, quand ce n'est pas un acte imposé, tout le contraire du moment présent. J'ai donc un peu de mal à trouver le calme intérieur. J'ai beau respirer, me dire que ça va passer, que le temps des fêtes arrive et qu'il est normal de cuisiner pour les invités, rien à faire, les nerfs de mon cou restent crispés.

Soudain, une bribe de conversation me vient du salon.

— Et vous, demande Brenda, c'est pour quand, les bébés?

Je lève la tête, à la fois confuse et dépassée, le couteau en suspens au-dessus de la planche à découper. Vient-elle vraiment de nous demander si nous prévoyons avoir bientôt des enfants?

C'est bien la dernière chose dont j'ai besoin à l'heure actuelle! Ai-je seulement envie de devenir mère? C'est moi ou il fait chaud tout d'un coup? J'étire le col de mon chandail pour me donner un peu d'air et essuie mon front du revers de la main.

— Bientôt, ose répondre Julien qui est loin de se douter du branle-bas qui se passe dans ma tête. Pas vrai, *babe*? On est prêts pour fonder notre famille.

Mais *babe* n'est plus là. *Babe* est dépassée par la tournure des événements. *Babe* étouffe dans cette maison...

De l'air, j'ai besoin d'air...!

— Hein? fais-je, le souffle court. Je... je crois que je vais aller en ville chercher quelque chose pour le souper. Qu'est-ce que vous voulez manger? Pizza? suggéré-je en enfilant mon manteau et mes bottes sans attendre de réponse. OK. Va pour de la pizz. Je devrais être de retour dans une heure...

Comme je referme la porte derrière moi, les bottes et le manteau détachés, je poursuis en marmonnant pour moi-même :

— Ou deux, ou trois... C'est selon...

Je dois respirer, m'évader. Vomir, peut-être? Il faut que je voie Élodie. C'est ma meilleure amie, elle saura m'écouter. Je dois absolument vider mon sac, vider tout le contenu que j'ai besoin de sortir de ma gorge. Tous les mots qui me viennent à l'esprit et que je retiens depuis trop longtemps. Ça ne va pas du tout... Je dois cesser de me mettre la tête dans le sable et agir.